

me si je n'avois pas su que les demi-partis ne valent rien. J'offra à la nation de la liberté, parce qu'elle se plaignait d'en avoir manqué sous mon premier règne. Cette liberté produisit son effet ordinaire : elle mit les paroles à la place des actions. La caste impériale se dégouta, parceque j'ébranlais le système auquel elle a été attaché ses intérêts. La foule de la nation leva les épaules, parcequ'elle se soucie fort peu de la liberté. Les Républicains me faisaient de mon allure, parce qu'elle n'étoit pas dans ma nature.

Je mis ainsi la désunion dans l'état. Je m'en appercus ; mais je comptois sur la guerre pour le rallier. La France venait de se relever avec tant de fierté ; elle avoit mérité tant de mépris pour l'avenir ; sa cause étoit si juste (puisque c'étoit le droit le plus sacré des nations, que j'espérois voir prendre les armes à tout un peuple par un seul cri d'honneur et d'indignation ; mais il étoit trop tard.

Je sentis le danger de ma position. Je mesurai l'attaque et la défense. Elles n'étoient pas en proportion. Je commençai à me méfier de mes moyens ; mais ce n'étoit pas le temps de le dire. Par un hasard malheureux ma santé se dérangea aux approches du dernier ordre. Je n'avois plus qu'une ame ébranlée dans un corps souffrant. Les armées s'avançoient. Dans la mienne, il n'y avoit du dévouement et de l'enthousiasme dans le soldat. Mais il n'en avoit plus dans leurs chefs. Ils étoient fatigués ; ils n'étoient plus jeunes ; ils avoient beaucoup fait la guerre ; ils avoient des terres et des palais. Le roi leur faisoit leurs fortunes et leurs palais. Ils venoient comme des aventuriers, les risquer de nouveau avec moi. Ils recommençoient leur carrière, et quelqu'un d'eux qu'on ait pour la vie, ou n'aine pas à y repasser deux fois ; c'étoit peut être trop exiger de la nature humaine.

Ja partis pour le Quartier-Général, seul contre le monde entier, j'essayai de le combattre. La victoire nous fut fidele le premier jour, mais elle nous trompa le lendemain. Nous fumes vaincus, et la gloire de nos armes vint finir dans les mêmes champs où elle avoit commencé vingt trois ans auparavant.

J'aurais pu me défendre encore, car mes soldats ne m'auraient pas abandonné ; mais on n'en vouloit qu'à moi seul. On demandoit aux Français de me livrer aux ennemis : c'étoit leur dernier ou une lâcheté pour les forcer à se battre. Je ne valois pas un si grand sacrifice. C'étoit à moi à me donner. Je n'avois pas n'importe quel choix. Décidé à me rendre aux ennemis, j'espérois qu'ils se contenteroient de l'étage que j'allais mettre dans leurs mains, et qu'ils placeroient la couronne sur la tête de mon fils.

Il étoit impossible de mettre cet enfant sur le trône en 1814 ; la chose étoit je crois convenable en 1815. Je n'en dis pas les motifs ; l'avenir les dévoilera peut-être.